

qu'elle travaille uniquement à l'union des intérêts matériels et des forces militaires de l'Allemagne, sans avoir aucune intention de s'immiscer dans les affaires politiques intérieures des États particuliers."

CONGRÈS PROTESTANT A HAMBOURG—Un congrès protestant vient d'avoir lieu à Hambourg. Il a terminé ses séances par l'adoption de résolutions importantes, dans le but de lutter contre la propagande catholique romaine dans l'Allemagne du nord.

Hambourg a été longtemps regardée comme la métropole du protestantisme dans le nord. Comme telle, elle a éveillé l'attention de Rome, qui a fait tous ses efforts pour y planter son drapeau. Ses tentatives ont été infructueuses. Il y a dix ans environ, le parti chargé par le pape d'y établir le catholicisme, ne put réussir, et fut obligé d'abandonner cette ville rebelle.

Le pape paraît aujourd'hui disposé à revenir à la charge, et un évêque catholique va, dit-on, s'y établir. La population est, sans doute, protestante, et attachée au protestantisme; mais, au Vatican, on commence à comprendre et à pratiquer à merveille la doctrine de l'émigration. Des mesures seront prises pour transporter à Hambourg une grande quantité de papistes, et surtout de femmes. Il en résultera des mariages mixtes, et l'Église romaine essaiera de saisir par ces ruses et par ces détours, l'influence que ses doctrines ne peuvent lui donner.—*Catholique.*

Petitesse de la Terre.

Nous avons sous les yeux le discours prononcé à Oxford, à l'ouverture de la session de 1847 de l'Association britannique pour les progrès des sciences, par Sir R.-II. Inglis. L'orateur, en prenant possession du fauteuil, a indiqué les principales découvertes scientifiques de l'année. Voici comment il a terminé l'esquisse des progrès et de l'état de l'astronomie :

— "On me pardonnera, a-t-il dit, de citer, en finissant un passage que j'aime depuis trente ans, et que j'ai toujours regardé comme une leçon pour moi d'abord, et peut-être, s'il m'est permis de le dire, pour les autres aussi. Il est tiré d'un des bons auteurs anglais dans la plus belle période de la littérature anglaise, Henri Peacham. Il est relatif, dans sa substance, à la parallaxe des étoiles fixes, et en voici les expressions: "Si de deux points de la surface de la Terre la même étoile paraît avoir la même grandeur, combien grande doit être l'étoile, combien peu considérable doit être la Terre?" Sa conclusion est confirmée par des découvertes inconnues dans son siècle, et je pourrais en développer la vérité et en fournir des chiffres qui la rendraient plus frappante encore. Si, à deux extrémités de la Terre (extrémités entre lesquelles il n'y a pas moins de cent quatre-vingt millions de milles), il n'y a pas de parallaxe, ou la plus petite qu'on puisse mesurer, entre la position d'une étoile vue d'une extrémité et la position de la même étoile vue de l'autre extrémité, par rapport à une autre étoile ou à toutes les autres étoiles, combien doivent être immenses la distance et le volume des étoiles, combien peu considérable doit être la Terre!

"Mais voici comment Peacham exprime la vérité connue de son temps :

"Si la Terre était quelque peu en proportion de grandeur avec les globes les plus élevés, les étoiles paraîtraient plus ou moins grandes suivant les hauteurs et les climats; mais il est certain que les divers astronomes trouvèrent la même élévation et la même grosseur à la même étoile, quoique ayant fait leurs observations en des lieux éloignés l'un de l'autre; d'où nous pouvons inférer,

"si cette distance qui existe sur la Terre semble n'être rien comparativement aux globes des cieux, que la Terre elle-même, pauvre petit point qu'elle est dans l'espace, n'est rien non plus comparée avec les sphères célestes. Ce pendant c'est ce point sur lequel nous avons promené le fer et le feu pour y établir les divisions qui le partagent entre tant de nations; c'est ce point qui fait le sujet de notre orgueil, et où nous avons notre demeure. Là nous avons nos dignités, nos armées, notre autorité; là nous amassons des richesses, nous entretenons entre nous de perpétuelles guerres, des querelles sanglantes, pour décider quel sera celui qui, comme le crapaud, s'endormira avec le plus de terre entre ses pattes. Et nous ne pensons jamais que d'un moment de temps bien employé sur ce misérable tas de vile matière qui nous est commun avec les animaux, dépend notre éternité et la jouissance du véritable bonheur, en présence des cieux et à la cour du Roi des rois, à tout jamais."

De telles paroles, certes, ne sont pas déplacées au sein d'une Société savante. En elles-mêmes, les considérations auxquelles elles se rapportent ne sauraient l'être nulle part; mais il nous semble qu'en les revêtant du langage de la science, sans leur rien ôter pour cela de la naïveté qui les a presque fait descendre au rang des lieux-communs, le savant orateur a montré combien les vérités les plus saintes peuvent être à la fois hautes et populaires.—*Semur.*

Lettre de Milton

SUR SA CÉCITÉ.

On trouve dans la *Vie de Milton*, publiée à Londres par M. le docteur Symmon, une lettre écrite à un ami par ce grand poète sur la cécité dont il fut atteint. Il y exprime d'une manière touchante sa résignation à la volonté de Dieu. On nous saura gré sans doute d'en transcrire quelques lignes :

"Je considère aujourd'hui mon mal comme incurable, écrit-il, et je me dis souvent que, puisque chaque homme comme l'assure le Sage, doit "passer dans les ténèbres des jours qui seront en grand nombre," je dois me trouver heureux de ce que, par une faveur spéciale de Dieu, les miens sont partagés entre le repos et l'étude, égayés par la conversation et la société de mes amis, et plus agréables, mille fois que les jours mauvais dont parle Salomon. Si, comme il est écrit, "l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu," pourquoi ne connaîtrions-nous pas aussi que les avantages que nous tirons du sens de la vue ne sont pas nécessairement liés à l'organe qui nous fait apercevoir les choses, mais qu'ils peuvent nous être communiqués par la direction et les soins immédiats de la Providence? Aussi longtemps que les regards de Dieu seront sur moi, qu'il pourvoira à mes besoins, qu'il me conduira, en quelque sorte, par la main, le long du chemin de la vie, je me soumettrai volontiers à la privation de la vue, qu'il a trouvé bon de m'ôter. C'est d'un cœur aussi ferme et aussi résolu que j'étais Lyncée, que je te dis adieu, mon cher Philare."

Que l'on aime à trouver, dans une pareille affliction, de tels sentiments dans les épanchements du poète dont on a admiré la pensée religieuse, lorsqu'il célébrait les mystères de l'amour divin! Cette prose si simple est aussi belle que le plus beau chant de Milton, et il nous semble qu'après avoir lu ces lignes si humbles et si pleines de confiance, on doit relire avec encore plus de plaisir son poème sublime.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.